

Migration, altérité et espace dans les œuvres d'Abla Farhoud et de Salim Miguel

Migration, otherness and space in novels by Abla Farhoud and Salim Miguel

Luciana Wrege Rassier¹

Submetido em 12 de outubro e aprovado em 4 de novembro de 2015.

Résumé: Cet article se propose de réfléchir sur les rapports entre migration, altérité et espace dans les romans *Le bonheur a la queue glissante* (FARHOUD, 1998) de l'auteure libano-québécoise Abla Farhoud et *Nur na escuridão* (MIGUEL, 1999) de l'écrivain libano-brésilien Salim Miguel, qui mettent en scène la migration de familles libanaises vers le Canada et vers le Brésil. L'analyse de ces récits porte à la fois sur l'expérience que les personnages ont de l'espace et sur l'espace en tant que matériau pour la construction de ces textes littéraires.

Mots-clefs: Littérature comparée. Littératures migrantes. Espace. Abla Farhoud. Salim Miguel.

Abstract: In the following article I propose to reflect on the relationship between migration, otherness and space in the novels *Le bonheur a la queue glissante* (FARHOUD, 1998) by Lebanon-Canadian Abla Farhoud and *Nur na escuridão* (MIGUEL, 1999) by Lebanon-Brazilian Salim Miguel, which tell stories of Lebanese families that immigrate respectively to Canada and to Brazil. For that purpose I shall analyze those works considering a dual perspective: how characters experience space and how both writers deal with space as a literary tool.

Keywords: Compared Literature. Migrant Literatures. Space. Abla Farhoud. Salim Miguel.

Dans sa réflexion à propos des flux culturels complexes à l'époque de la mondialisation, Arjun Appadurai propose cinq « mondes imaginés » liés à des groupes diasporiques, grâce auxquels le matériau culturel circule au-delà des frontières nationales. Parmi ces paysages culturels, il convient de mettre l'accent sur l'*ethnoscape* (« le paysage formé par les individus qui constituent le monde mouvant dans lequel nous vivons : touristes, immigrants, réfugiés, exilés » – APPADURAI, 2005, p. 71), relatif à l'identité d'un groupe donné et au processus de déterritorialisation. Dans l'entrée « Errância, migrância, migração » du *Dicionário das mobilidades culturais*, Rita Godet rappelle que les « figuras da migrância, da deriva, da viagem e do exílio [estão] cada vez mais presentes nos discursos sociais e na produção literária de nossas sociedades atuais marcadas pelas mobilidades transculturais questionando as noções de afiliações identitárias e culturais » (GODET, 2010, p. 190). Dans le contexte de la géocritique, Bertrand Westphal s'interroge sur les liens entre les espaces du monde et ceux du texte (WESTPHAL, 2007, p. 17) tout en mettant en avant le caractère pluriel et mobile de la représentation de l'espace dans la littérature:

Nous vivons dans un seul monde à la fois, dont l'image nous est donnée. Il n'en va pas de même en littérature, et dans toutes les autres formes d'art qui entretiennent avec le monde un rapport mimétique (tout clivage constituant d'ailleurs un leurre : l'art est articulation avec le monde). [...] Le monde est ainsi, et il pourrait être autre ; le monde est ainsi, et en même temps il est autre. Le monde vit dans et de l'altérité qui lui est inhérente. (WESTPHAL, 2000, p. 40)

Ce raisonnement rejoint les propos de Pierre Ouellet pour qui les créations artistiques, dont la littérature, rendent possible le contact avec l'Autre et avec un Ailleurs, menant à une forme privilégiée d'Altérité et s'inscrivant ainsi dans les phénomènes actuels de mobilité et de migration (OUELLET, 2015, p. 232).

C'est sous l'égide de ce cadre théorique que je propose de réfléchir

aux rapports entre migration, altérité et espace dans les romans *Le bonheur a la queue glissante*, de l'auteure libano-québécoise Abla Farhoud et *Nur na escuridão*, du libano-brésilien Salim Miguel. Pour ce faire je m'intéresse aussi bien à l'expérience qu'à l'écriture de l'espace : quelles expériences en font les personnages ? Dans quelle mesure Abla Farhoud et Salim Miguel utilisent-ils l'espace en tant qu'outil littéraire ?

Du Liban au Québec : l'exil intérieur de la matriarche

Abla Farhoud, née au Liban en 1945, part au Canada avec ses parents en 1951. Elle vit dans son pays d'origine entre 1965 et 1969, pour ensuite faire des études de théâtre et travailler comme actrice à Paris. De retour au Québec en 1973, c'est dans les années 1980 qu'elle commence sa carrière de dramaturge. Elle a reçu de prestigieux prix aussi bien pour ses pièces de théâtre que pour ses romans (Prix Arletty 1993 : *Les Filles du 5-10-15¢* ; Prix France-Québec 1999 : *Le bonheur a la queue glissante*; Prix du roman francophone 2006 : *Le fou d'Omar*). Son œuvre de fiction, nettement autobiographique, lui vaut une place privilégiée dans la littérature québécoise contemporaine, dont elle est l'un des chefs de file de l'écriture migrante.

Le bonheur a la queue glissante correspond au récit de la matriarche Dounia, qui, à 75 ans, se souvient de différentes périodes de sa vie. Elle émigre avec son mari Salim et leur cinq enfants au Québec, où naîtra leur fille cadette ; ils y restent pendant quinze ans, avant de déménager pour Beyrouth, mais rentrent à Montréal lorsque la guerre civile éclate au Liban. Faute de parler les langues du pays d'accueil, Dounia se restreint à la sphère familiale. Sa soumission et sa dépendance envers son mari, tout comme la distance grandissante entre elle et ses enfants – qui oublient peu à peu leur langue maternelle – la mènent à un exil intérieur. C'est donc seule et malade qu'elle finira ses jours dans un hospice pour vieillards.

Le texte en langue française, écrit à la première personne du singulier, correspond au récit oral que la mère illettrée fait en arabe à sa fille Myriam qui est écrivain et s'intéresse à la vie et au point de vue de Dounia. C'est surtout dans les chapitres sept et neuf que la protagoniste raconte les premières années de son arrivée au Québec, s'attardant sur trois périodes, lesquelles correspondent aux trois premiers logements occupés par sa famille.

Celle-ci loge tout d'abord chez la mère de Salim, qui avait migré au Canada des années auparavant et avait toujours envoyé de l'argent à son fils, avec lequel elle n'entretenait cependant aucun rapport. Lorsqu'il arrive avec femme et enfants, Salim a la trentaine et reste un parfait inconnu pour sa mère. Ils ne cessent de se disputer, plongeant toute la famille dans un climat d'hostilité (« Aucune journée de joie ou même de tranquillité. Pas un jour sans disputes : ma belle-mère contre Salim, Salim contre les enfants et moi, les enfants les uns contre les autres [...]. » - FARHOUD, 2010, p. 62).

Dounia souligne à quel point elle se sentait « asphyxiée » par tant d'animosité et avoue que, enceinte et déprimée, elle avait souhaité que sa grossesse n'arrive pas à terme. Cette violence arrive à son comble lorsque, un an après leur arrivée, sa belle-mère les chasse de la maison, après une violente altercation avec Salim. Sans savoir où aller, le couple et leurs enfants partent, en quête d'un logement, pour le village où Salim ouvrirait bientôt son magasin. Ce parcours fait en taxi, la nuit, marqué par l'incertitude et la peur, est vécu par Dounia comme un véritable cauchemar. L'invraisemblable silence du paysage reste gravé à jamais dans sa mémoire, cette écoute du paysage renvoyant à une modalité singulière d'appréhension du monde (BARBANTI, 2014, p. 158) : « Nous avons traversé de petits villages, des villages, et passé devant des maisons très éloignées les unes des autres. J'entends encore le silence. Personne dehors

et aucune maison à louer. Un cauchemar au ralenti, pas une parole, aucun bruit » (FARHOUD, 2010, pp. 64-65).

L'arrivée à Terrebonne, aux alentours de Montréal, et l'installation dans le nouveau logement sont emblématiques de la précarité économique et culturelle de la famille de migrants. Dounia et Salim étant incapables de lire en français et en anglais, les langues du pays d'accueil, c'est leur garçon aîné qui leur lit tout ce qu'il voit dans le paysage urbain. Autour de minuit ils trouvent enfin une pancarte « maison à louer ». Salim finit par réveiller tout le voisinage jusqu'à ce que le propriétaire arrive, surpris de voir cette famille nombreuse entassée dans le taxi qui lui propose de louer sa maison d'été. Le dénuement de cette maison est tel qu'il renvoie Dounia aux souvenirs des Bédouins qui campaient provisoirement dans les villages libanais :

La maison était grande, humide, presque vide. Une seule ampoule était restée au plafond de la cuisine. Nous avons déroulé le tapis, j'ai aligné les enfants et je me suis allongée à un bout et leur père, à l'autre bout. J'avais roulé quelques vêtements pour faire des oreillers [...] un toit rue Wellington, avec une ampoule électrique, un gros poêle à bois sans bois, une table, deux chaises, pas de verres, pas d'assiettes, un vieux chaudron et une glacière sans glace. [...] Nous campions, un peu comme les Bédouins qui séjournaient quelques jours par année dans nos villages. (FARHOUD, 2010, p. 66 ; p. 68). Au fur et à mesure que la fin de l'été approche et que la température commence à chuter, Dounia comprend que l'expression « maison d'été » désigne un bâtiment qui ne pourra pas les abriter des rigueurs de l'hiver. En se remémorant ces difficultés lorsqu'elle les raconte à Myriam, Dounia se rend compte à quel point la réalité québécoise lui échappait à l'époque, et la compare à celle du Liban, où une femme ne déménage qu'une fois dans sa vie, lorsqu'elle quitte la maison paternelle après le mariage.

Bouleversés par la situation de la famille de migrants, les propriétaires de l'immeuble où Salim a installé son magasin lui louent une

partie de leur maison, à un prix plus raisonnable que celui de la maison d'été. Ainsi, M. et Mme Archambault occupent-ils le sous-sol et une chambre au premier étage, alors que Dounia, Salim et leurs six enfants gardent une chambre à l'étage en plus de la cuisine et du salon au rez-de-chaussée. Malgré la discrétion et la gentillesse du couple de Québécois, Dounia réalise à quel point l'agitation des enfants, les accès de colère de Salim et les longs et fréquents séjours des amis de Salim dérangent M. et Mme Archambault. Cloîtrée dans son incapacité à communiquer en français, Dounia éprouve la même sensation d'asphyxie qu'elle ressentait chez sa belle-mère. Seul antidote à cela, la gentillesse et le respect que la vendeuse du magasin porte à Dounia, et qui suscitent chez elle le sentiment d'être « une femme exceptionnelle » (FARHOUD, 2010, p. 71 ; p. 74).

Grâce à la réussite des affaires de Salim, la famille loue ensuite une maison plus agréable, avec un sous-sol où les enfants peuvent jouer librement et un jardin où Dounia cultive des légumes. Leur prospérité leur permet d'habiter des maisons de plus en plus confortables : « sept maisons en quinze ans », jusqu'à ce qu'ils déménagent au Liban.

Le récit de ce retour, riche en détails, occupe une dizaine de pages du chapitre dix, privilégiant la comparaison entre Beyrouth et le Québec. Loin d'une vision d'un pays d'origine idéal, le texte souligne, à travers l'opposition des images du paradis et de l'enfer, que les enfants mais aussi les parents, marqués par la culture québécoise, s'avèrent être incapables de s'adapter à la réalité libanaise.

Si le voyage en bateau vers le Liban se déroule dans d'excellentes conditions, s'opposant nettement à celui du départ vers le Canada, les conditions précaires de logement dans un appartement exigu partagé avec des cousins de Salim rappellent l'atmosphère asphyxiante de Montréal et de Terrebonne. En outre, le décalage vécu par Dounia par rapport aux habitudes et aux conventions locales est flagrant:

L'appartement était encore plus petit que je ne l'imaginai, bondé de gens qui étaient tous venus nous souhaiter la bienvenue alors que nous n'avions besoin que d'un peu d'air frais pour respirer... [...]. En arrivant à Beyrouth, il nous a fallu tout de suite nous mettre au pas : il y a ce qui se fait et ce qui ne se fait pas, il y a une manière de se comporter en société, des convenances, ce que l'on doit cacher et ce que l'on peut dévoiler, ce qui est défendu et ce qui est permis. J'avais eu le temps d'oublier toutes ces règles. (FARHOUD, 2010, p. 104)

La maîtrise de la langue n'est plus en obstacle pour Dounia, lui donnant la liberté et l'autonomie qui lui manquaient au Canada. Non seulement elle peut sortir toute seule pour faire ses courses, mais elle arrive à suivre les actualités à la télévision et à la radio, sans avoir besoin de la traduction faite par son mari ou par son fils aîné. Cependant, lorsqu'elle fréquente ses voisins, elle est choquée par les ragots et par les flatteries multiples qui deviennent des critiques en l'absence de la personne dont on parle. Elle avoue n'avoir aucune affinité avec ce type de comportement et l'associe au paysage urbain dont les majestueuses façades contrastent avec l'arrière négligé des maisons :

J'étais étonnée de voir la différence entre la devanture et l'arrière des immeubles, comme s'il ne s'agissait pas des mêmes immeubles. Les façades étaient chics tandis que l'arrière des maisons était délabré, malpropre, des bouts de murs manquants, démantibulés. [...] Pour le Beyrouth de cette époque [...] seule l'apparence comptait. (FARHOUD, 2010, p. 106)

Une autre facette de cette hypocrisie concerne la séduction et les mensonges de commerçants de Beyrouth qui escroquent Salim, le menant à la faillite. Dounia et sa famille se retrouvent sans argent, tout comme à leurs débuts au Canada, à cette différence près que leurs amis sont au courant de leur situation, ce qui la rend encore plus humiliante. Selon elle, Salim se serait fait tromper à cause de ses origines montagnardes, qui

forgeraient des gens naïfs et droits. Les mêmes qualités qui lui auraient permis de réussir au Québec entraînent donc sa perte à Beyrouth.

En plus de Salim, Dounia et leurs enfants ont eux aussi du mal à s'adapter à leur « nouvelle vie » dans leur « nouveau pays », et se font appeler « les Américains ». En fait, Dounia ne voulait pas quitter le Canada, auquel elle se sentait enfin intégrée (FARHOUD, 2010, p. 101). Mais ce retour leur étant imposé par Salim, elle fait de son mieux pour garder la cohésion familiale et tente de convaincre ses enfants de ne pas repartir, sans succès : dès qu'ils ont économisé assez d'argent, ils partent vers d'autres pays, s'inscrivant dans une dynamique de déterritorialisation que Dounia voit comme une conséquence irréversible de l'histoire de migration de leur famille (« Partir de son village, de son pays, c'est partir pour la vie. À une certaine époque, l'une habitait au Brésil, l'autre en France, la troisième au Canada, le quatrième en Indonésie et le reste de la famille au Liban » - FARHOUD, 2010, pp. 109-110). Lorsque la guerre civile éclate au Liban, les parents rentrent au Québec, où les enfants finissent par les rejoindre.

Le récit dépeint la vie au Liban tout en la comparant à celle au Québec, ce qui indique que Dounia regarde son pays d'origine avec un certain recul critique. D'ailleurs, elle s'y sent « étrangère » et revendique son « étrangeté » : « Peut-être que Salim a raison, je suis une barbare, comme les Grecs appellent les étrangers. Il a sûrement raison, je suis barbare depuis si longtemps que je m'y suis habituée... et cela me plaît » (FARHOUD, 2010, p. 104). Elle se dit profondément marquée par la migration entre le Liban et le Canada mais aussi entre son village natal et celui de Salim, où elle emménage après leur mariage. C'est donc à partir de son propre vécu qu'elle souligne le caractère arbitraire du stigmatisme qu'on attribue à celui qui vient d'ailleurs :

Dans le village de mon mari, on me pointait du doigt, chacun commentait mes moindres gestes et pourtant je voulais être discrète, j'essayais de faire comme tout le monde. Je

sais maintenant que mon désir n'était pas réaliste. *Être exactement comme tout le monde, c'est impossible. Chaque villageois était différent des autres, mais cette différence-là était acceptée*, elle faisait partie de la vie quotidienne, on ne la voyait plus. *Ma nouvelle différence à moi surprenait. Quand on s'habitue à la différence*, ce n'est plus une différence. (FARHOUD, 2010, p. 120 – c'est moi qui souligne)

Lorsque son fils aîné lui déclare qu'il n'y aurait migration qu'entre deux pays - et non à l'intérieur d'un même pays – Dounia met en avant que c'est lorsqu'elle a quitté son village natal qu'elle a été sensibilisée aux pertes et aux différences vécues par les émigrés: Émigrer, s'en aller, laisser derrière soi ce que l'on va se mettre à appeler *mon* soleil, *mon* eau, *mes* fruits, *mes* plantes, *mes* arbres, *mon* village. Quand on est dans son village natal, on ne dit pas *mon*, on dit le soleil, et c'est à peine si on en parle puisqu'il est là, on ne dit pas *mon* village puisqu'on y habite... [...] pour moi, [immigrant] c'est le mot qui convient, parce que c'est en vivant dans le village de mon mari que j'ai commencé à faire des comparaisons, à voir les différences, à vivre le manque et la nostalgie, à avoir envie d'être ailleurs sans pouvoir y aller, à me sentir étrangère. Pour moi, c'était un autre pays [...] Pour eux, j'étais l'étrangère. (FARHOUD, 2010, p. 43 – en italique dans le texte original)

La migration joue un rôle déterminant dans les rapports entre Dounia et sa descendance. Après le retour au Québec (à l'époque qui correspond donc au récit oral que Dounia fait à Myriam), la matriarche associe la distance qui l'éloigne de ses enfants et de ses petits-enfants à leurs difficultés de communication – elle ne parle que l'arabe, alors que ses enfants oublient peu à peu cette langue, qui reste incompréhensible à ses petits-enfants – mais aussi au fait qu'ils ont fait des études, ce qui n'aurait pas été forcément le cas au Liban (« Je ne me serais même pas aperçue que je suis ignorante si je n'avais pas émigré! »). Par conséquent, Dounia s'interroge sur l'essence même de son rapport à ses enfants et se demande

si le fait de les avoir portés et de les aimer assurerait l'existence d'un vrai lien (« [...] qu'est-ce qui fait que je suis leur mère? »). Quoiqu'elle affirme ne pas se sentir une « étrangère » chez ses enfants, la façon dont elle décrit les moments passés chez eux reste ambiguë. Se restreignant surtout à accomplir des tâches ménagères et à cuisiner des plats libanais, elle se présente presque comme un objet inanimé (« Je ne me sens pas étrangère, c'est comme si je faisais partie de la maison. » – FARHOUD, 2010, p. 80; 75-77).

La fréquentation de ses enfants ne suffit pas à créer un engagement mutuel. La protagoniste dit qu'en vieillissant, peu de choses lui suffisent ; les exemples qu'elle en donne sont révélateurs d'une existence limitée au corps, ce qui dénonce en filigrane sa solitude : « Regarder dehors, penser, respirer, je ne m'ennuie jamais. Je ne sais pas pourquoi j'ai été si émue quand Myriam m'a demandé si je me sentais seule... » (FARHOUD, 2010, p. 76). Cette émotion retenue renvoie à un interdit familial, dans la mesure où l'éloignement entre la mère et ses enfants est nié par un discours qui s'efforce de faire croire à l'union familiale.

Ce tabou est précisément l'une des clefs d'interprétation du récit, annoncée dès l'*incipit* (« J'ai dit à mes enfants : 'Le jour où je ne pourrai plus me suffire à moi-même, mettez-moi dans un hospice pour vieillards.' Ils ont répondu : 'Mais non, mais non, tu es notre mère, nous nous occuperons de toi'. » – FARHOUD, 2010, p. 11). En effet, dans l'avant dernier chapitre, Dounia constate que le peu de temps que ses enfants et petits-enfants lui consacrent ne suffit pas à éloigner la mort qui rôde. La matriarche y revient dans l'épilogue, en parlant d'elle-même à la troisième personne du singulier : « Ses enfants viennent parfois la voir comme s'ils lui faisaient une faveur, la femme qui les a tant aimés. Ils viennent un petit quart d'heure et s'en vont, pressés [...]. » (FARHOUD, 2010, p. 147). La solitude est donc le dernier exil de Dounia, qui pourtant assimilait son

pays, non pas à son Liban natal, mais aux liens avec sa descendance:

Certains migrants disent : « Je voudrais mourir là où je suis né. » Moi, non. Mon pays, ce n'est pas le pays de mes ancêtres ni même le village de mon enfance, mon pays, c'est là où mes enfants sont heureux. [...] Mon pays, c'est mes enfants et mes petits-enfants, c'est moi, aujourd'hui, avec mon souffle court, mes lourdes jambes, mes yeux devenus petits à force de pleurer et de rire en se plissant. [...] Je veux mourir là où mes enfants et mes petits-enfants vivent. (FARHOUD, 2010, p. 21)

Du Liban au sud du Brésil : négociations identitaires et ancrage spatial

Écrivain, journaliste, scénariste, éditeur et agitateur d'idées, Salim Miguel (Liban, 1924) arrive au Brésil avec ses parents à l'âge de trois ans. Il a publié à ce jour plus d'une trentaine de livres. Ses romans, ses recueils de nouvelles et ses ouvrages de critique littéraire lui ont valu, entre autres, le Prix Machado de Assis, de l'Académie brésilienne des Lettres, pour l'ensemble de son œuvre (2009) ; le prix Juca Pato – intellectuel de l'année (2002) de l'Union Brésilienne d'Écrivains (UBE-RJ) et le titre *Doutor honoris causa* de l'Université Fédérale de Santa Catarina (2002).

Nur na escuridão (MIGUEL, 1999) a reçu le prix de l'Association Paulista de Critiques d'Art (2000) et celui des IX Journées de Littérature de Passo Fundo. Ayant comme toile de fond les principaux faits de l'histoire du Brésil et du monde et leurs répercussions dans la vie des personnages (des années 1920 aux années 1980) ce roman autobiographique raconte à la troisième personne du singulier la trajectoire du couple de libanais Tamina et Yussef, leur installation au Brésil et la modeste ascension sociale de celui-ci, qui débute comme commis voyageur pour finir propriétaire de magasin.

Le roman dédie un bloc de sept chapitres (chapitres 6 à 12) à l'époque qui précède l'arrivée au Brésil. La vie de Tamina et Yussef

dans leur pays natal, leur projet d'immigration et leur voyage en bateau jusqu'au Brésil y sont dépeints de façon assez détaillée : leur mariage a lieu malgré l'opposition de leurs familles respectives, qui n'habitent pas le même village ; la crise et le chômage rendant leur situation financière fragile, Tamina propose de partir aux États-Unis, où ses frères ont réussi à s'établir ; Yussef quant à lui préfère rejoindre sa sœur au Brésil, mais c'est la volonté de Tamina qui s'impose ; le couple commence les démarches administratives pour rejoindre le Mexique et ensuite franchir la frontière des États-Unis. Tamina et Yussef en parlent régulièrement, suite aux demandes de leurs enfants, dont la curiosité porte davantage sur l'histoire familiale que sur le Liban. Mais leur récit est parsemé de doutes et d'imprécisions résultant des failles de la mémoire ou de différentes versions d'un même fait, comme le souligne le titre du chapitre huit, « Incógnita ».

Les chapitres neuf et dix offrent la transcription de certains passages du journal de Yussef, dont le contenu ne correspond pas toujours aux versions répétées d'innombrables fois aux enfants. Ainsi, lisons-nous dans « Partida » que le visa pour le Mexique a été refusé à Yussef suite à une inflammation oculaire, obligeant la famille à choisir une autre destination. Nous apprenons aussi que leur séjour à Marseille, plus long que prévu, correspond à l'attente du départ du prochain bateau vers l'Amérique latine. Mais selon le chapitre « Opção », les jours supplémentaires passés à Marseille sont dus à une inflammation oculaire chez Hanna – le frère de Tamina qui accompagne le couple – et c'est cette maladie qui est à l'origine de la décision de partir au Brésil, dont les frontières sanitaires étaient moins strictes (MIGUEL, 2004, pp. 57-60 ; pp. 61-69).

La traversée de l'Atlantique fait l'objet du chapitre onze, dont le titre renvoie aux nausées causées par la seule nourriture servie tout au long du voyage (« Ma'karum »). Cette fois-ci, ce sont les versions racontées par la mère et par le père qui divergent. Alors que Yussef se souvient de

plusieurs détails et met l'accent sur la maladie qui a failli emporter leur fils aîné, Tamina parle avec sobriété des intempéries et des conditions précaires de logement, et ne peut retenir ses larmes lorsqu'elle ressent des nausées à la simple idée de manger des pâtes. L'arrivée du bateau au large de Rio de Janeiro et la nuit précédant le débarquement sont associées, dans « Temor », aux craintes de Tamina. Cette association est renforcée par la répétition du mot qui donne titre à ce chapitre, par le jeu de mots entre « temor » et « tremor » et par une série de questions et d'hypothèses qui parsèment le texte de points d'interrogation. Ces procédés narratifs transcrivent la méconnaissance du jeune couple concernant le Brésil, dont il n'a qu'une idée très générale:

Interrogam os demais, pensam intrigados, será isto o tal do Brasil? Não parece. Mal fazem ideia do país para onde se dirigem, as informações que têm são inconsistentes, fala-se, sempre, de forma vaga, da extensão territorial, incalculável, na riqueza do solo, onde se plantando tudo dá, de negros e índios, da variada (e rarefeita) população, todas as etnias, dos espaços vazios, das excelentes oportunidades para qualquer um que queira trabalhar com afinco. Exemplos pululam. (MIGUEL, 2004, p. 76)

Le débarquement à la Praça Mauá opère une rupture dans la chronologie linéaire du bloc des chapitres six à douze car la suite de ces événements est racontée dans les chapitres un à cinq. Quoique la langue portugaise lui soit inaccessible, la famille d'immigrants réussit à communiquer avec un chauffeur de taxi, qui fait de son mieux pour les comprendre. En plus de la gestuelle et des mimiques, il emploie des mots en espagnol, en anglais, en français et en allemand. Cette négociation linguistique rappelle le titre bilingue du roman, le mot *Nur* étant la traduction en arabe de « lumière », mot que le chauffeur de taxi répète à maintes reprises lorsqu'il éclaire d'une allumette le carnet que Yussef lui tient, pour lui indiquer l'adresse où aller.

Le Libanais qui accueille à bras ouverts ces visiteurs inespérés qui arrivent chez lui tard dans la nuit n'est qu'un parent très éloigné. Ravi à l'idée d'avoir des nouvelles de son pays natal, il appelle les Libanais du voisinage pour rencontrer les nouveaux arrivants. Malgré leur fatigue extrême, Tamina et Youssef se voient contraints à répondre à d'innombrables questions. Pendant les trois jours qu'ils passent chez ce compatriote, Youssef et Hanna explorent la ville de Rio de Janeiro. La communauté de Libanais leur explique les habitudes et la situation politique du pays, leur apprend quelques rudiments de la langue portugaise et les initie aux techniques de vente utilisées par les commis voyageurs, lesquelles varient selon la nationalité des clients (« Cada país de origem pedia um modo, bom perguntar logo a nacionalidade, indagar dos primeiros tempos deles ou dos antepassados, dos problemas de adaptação. » – MIGUEL, 2004, pp. 85-86). Le voyage en train jusqu'à Magé, où habite la sœur de Youssef, est une véritable révélation (« uma revelação ») pour les nouveaux arrivants:

O trem: microcosmo do Brasil. [...] Brancos, negros, louros, mulatos, morenos, velhos e moços, homens e mulheres, comunicando-se nos mais diferentes sotaques [...] Não se cansam de admirar a paisagem luxuriosa [...] como não se cansam de admirar os tipos exóticos. Ou melhor, mais correto, exóticos seriam eles! (MIGUEL, 2004, p. 43)

À ce premier déplacement à l'intérieur du Brésil s'ensuivent d'autres. Mécontent de son activité de commis-voyageur dans l'État de Rio de Janeiro, Youssef part vers l'État de Santa Catarina pour se renseigner auprès des compatriotes sur les possibilités d'installation dans la région. Suite à un problème de communication en langue portugaise, le télégramme qu'il envoie à Tamina pour lui dire d'attendre son retour à Magé est mal compris : Tamina, Hanna et les enfants se mettent en route vers la région sud et s'y établissent de façon définitive. Le chapitre dix-neuf, « Sina », s'ouvre sur un paragraphe qui récapitule les lieux où la famille habite, tout

en les associant à la « destinée de la mère », qui déménage toujours avec un enfant en bas âge dans les bras. Il convient de remarquer que ce paragraphe soulève un doute sur lequel des deux villages – Rachadel ou Alto Biguaçu – la famille a habité en premier. Ce faisant, le narrateur signale que les informations dont il dispose sont assujetties aux imprécisions de la mémoire, et donc fiables en partie seulement:

Do Líbano para o Brasil: três filhos. De Magé/RJ para Florianópolis/SC: os mesmos. Ainda pequenos, somando, juntos, menos de oito anos. A permanência é curta. De Florianópolis para São Pedro de Alcântara: ali nasce o quarto filho, primeiro brasileiro da família. Mal teve tempo de nascer, já estão em Alto Biguaçu. *Ou seria antes Rachadel – depois Alto Biguaçu? Pouco importa. Qual a razão da dúvida que permeia o pensamento? É um desses lapsos inexplicáveis.* De qualquer maneira, em Alto Biguaçu, mais um. Temos cinco. Os dois últimos em Biguaçu, perfazendo um total de sete filhos. Formando uma quase perfeita escadinha. Que se distende e ter o penúltimo e o último. Na mudança para Florianópolis, o caçula, temporão, está com três anos, e o mais velho com dezenove. (MIGUEL, 2004, p. 113 – c'est moi qui souligne)

Dans le village de São Pedro de Alcântara, la famille de Libanais est victime d'une forte discrimination de la part des immigrants allemands et de leurs descendants. En dépit de leurs efforts d'intégration, Yussef et Tamina sont stigmatisés comme étant des « *gringos* » et leur magasin subit un *boycott* (RASSIER, 2010). Ils déménagent alors à Rachadel, où ils ne restent que peu de temps. Les passages relatifs à ces deux villages correspondent à des faits ponctuels mais ils mettent en avant, d'une part, les conflits inhérents à une dialectique de l'altérité entre des communautés d'immigrants originaires de pays différents ; et d'autre part, la fragilité de la situation économique des protagonistes. Tel n'est pas le cas des épisodes concernant Biguaçu et Florianópolis, qui jouent un rôle majeur dans la structure romanesque de *Nur na escuridão*.

Ainsi, le toponyme Biguaçu, en lettres capitales, figure-t-il dans le titre du chapitre dix-huit, lequel s'ouvre sur un bref paragraphe de synthèse : « 1932/1943 : em Biguaçu. A família aumenta. Os filhos crescem. Tempo de definição de vida. Período conturbado. No Estado. No país. No mundo » (MIGUEL, 2004, p. 109). S'ensuit un paragraphe unique qui s'étend sur trois pages et qui porte sur les habitants, les anecdotes, les lieux et la topographie du village. Le lien très étroit entre Biguaçu et l'identité de la famille de migrants est ensuite mis en évidence dans ces deux phrases : « Nesta Biguaçu, mítica e real, se fixou a família. Se formou a família. Biguaçu passou a ser a terra dos Miguéis » (MIGUEL, 2004, p. 112). En effet, l'univers de ce village fait l'objet de deux chapitres qui correspondent à presque un tiers du roman. « Fios » est constitué par une suite de dix-neuf histoires courtes, commençant toutes par la même expression (« Nítida a cena »). Le chapitre suivant, « Perfis » présente neuf fragments numérotés dont les titres renvoient à des habitants de Biguaçu, à savoir l'esclave noir affranchi Ti Adão ; João Mendes, le libraire aveugle ; le poète Geraldino Azevedo ; le pharmacien Seu Taurino et son épouse Dona Francesa ; le tailleur João Dedinho ; Seu Fedoca, à la fois boulanger et maire ; le fêtard Roberto Galliani ; Seu Serapião et son fils imbécile ; Lauro-barbier. Dans le chapitre « Horror » il est question des deux localités, Biguaçu et Florianópolis. C'est dans le village qu'ont lieu les débats relatifs aux événements de la Deuxième Guerre mondiale et au Parti Intégraliste, d'extrême droite. C'est en revanche dans la capitale de l'État de Santa Catarina que Yussef et sa famille suivent la chute et la réélection du président et dictateur Getúlio Vargas, dans les années 1940 ; et c'est là-bas aussi qu'ils vivent pendant la dictature militaire qui sévit au Brésil des années 1960 aux années 1980. La vie de la famille à Florianópolis correspond à environ un cinquième du roman. Le chapitre qui porte ce titre décrit la ville et synthétise la trajectoire de la famille,

tout en mettant en lumière certaines similitudes avec Biguaçu : le grand nombre d'immigrants, les différentes maisons où la famille habite et la précarité de sa condition économique:

Fácil a adaptação ao novo meio. Florianópolis era uma Biguaçu em ponto maior [...]. Era o mesmo tipo de colonização, mesmos os hábitos, mesmos os costumes. Além dos açorianos, alguns alemães, outro tanto de italianos, uns poucos gregos, em menor número árabes. [...] (MIGUEL, 2004, pp. 132-133)

Não demora, quando mal começava a conseguir freguesia, o armazém tem que mudar de lugar. [...] Outra vez é um parente a resolver a situação, aluga-lhes uma casa na Chácara da Espanha, novo bairro que se projeta bem no centro. Ali ficarão anos. (MIGUEL, 2004, p. 133)

Pai e mãe compreendem que, afinal, o destino ancorou-os ali para sempre. Está escrito: não sairão daquela vidinha. (MIGUEL, 2004, p. 136)

Outre cette synthèse, les chapitres consacrés à Florianópolis privilégient l'époque qui correspond à la vieillesse de Yussef, marquée dans le texte par « plac-plac », l'onomatopée qui reproduit le bruit de sa canne. Les chapitres vingt-quatre à vingt-six mettent au premier plan la transmission culturelle entre la première et la deuxième génération de migrants, que ce soit à travers les plats typiques cuisinés par Tamina lors des réunions de famille du week-end; ou par le biais des sages, des écrivains et des poètes arabes souvent cités par Yussef. Malgré toute la fierté qu'il éprouve pour la culture arabe, Yussef refuse de rentrer au Liban : Affirma : jamais me passou pela ideia retornar ao Líbano, por *Allah*, sinto saudades, sinto, mas agora nem a passeio [...]. Brinca: afinal, tenho minha carteira modelo 19, me dá direito legal de ficar no Brasil, ser brasileiro [...]. A seguir, sério: filhos e netos aqui, não demora os filhos dos netos, Tamina, Samir e Fádua enterrados aqui, também eu aqui serei enterrado,

ao lado deles, no mesmo chão. (MIGUEL, 2004, p. 161).

Les décès au sein de la famille sont racontés dans les deux derniers chapitres du roman. D’abord, celui de Hanna, le frère de Tamina ; ensuite celui du fils cadet, Samir, âgé de douze ans ; puis celui de Tamina, qui succombe à la douleur de la perte de cet enfant ; enfin celui de Fádua, la fille qui habitait avec Yussef, déjà âgé. L’épilogue met en scène la mort du patriarche, à l’âge de quatre-vingt-quatre ans, entouré de sa famille (« Na cadeira, ao lado do pai, uma das noras. Elas se revezam com a filha e os filhos. [...] Na sala, pertinho, filhos, noras, genro e netos. Parentes vêm saber notícias, amigos telefonam ou chegam [...] » - MIGUEL, 2004, p. 256). En plein délire, il alterne des mots en arabe et en portugais mais c’est dans un instant de lucidité qu’il prend congé de son fils aîné, à qui il adresse les paroles suivantes:

[...] *ibn, habib*, é o ciclo da vida, o que querias, o que queriam vocês, por *Allah*, que eu ficasse para semente, *dahaba*, partir, está na hora, chegou a hora, demorei demais em ir ao encontro da Tamina, do Samir, da Fádua... [...] sim, *ibn*, sim, filho, semente, deixo sementes, os filhos, os netos, novas gerações que irão me continuar... (MIGUEL, 2004, p. 257)

Aussi bien dans *Le bonheur a la queue glissante* que dans *Nur na escuridão* le contexte de migration concerne des familles qui se font loger par des parents, dans des situations précaires, et qui déménagent souvent. Leur vécu de certains endroits et lieux, qui rappellent des épreuves douloureuses, laisse des empreintes profondes, comme c’est le cas de la sensation d’asphyxie de Dounia, associée aux conflits et aux tensions de l’époque où sa famille a habité dans des endroits exigus ; c’est le cas des larmes que Tamina ne peut retenir lorsqu’elle se souvient de l’arrivée à Rio de Janeiro ; c’est aussi le cas de ses nausées à l’idée de manger des pâtes, la seule nourriture disponible pendant leur voyage en bateau vers le Brésil. L’expérience radicale de l’altérité, que ce soit dans le contact avec les

habitants du pays d'accueil, avec d'autres immigrants – tels les Allemands ou leurs descendants dans le sud du Brésil – ou avec des compatriotes – dans le cas du retour de Dounia et sa famille au Liban – est à l'origine d'un retour constant vers soi-même et d'un mouvement perpétuel du sujet en direction de l'Autre. Dans le cadre des relations familiales, l'écart entre les parents et les enfants, entraîné par la perte de la langue maternelle chez ceux-ci accroît l'isolement de Dounia ; alors que Yussef et Tamina réussissent à surmonter cet obstacle grâce à leur maîtrise de la langue du pays d'accueil mais grâce aussi à l'héritage culturel qu'ils transmettent à leurs descendants. Ces deux cas de figure sont mis en relief par les épilogues des romans analysés : Dounia meurt seule dans un hospice pour vieillards alors que Yussef vit ses derniers moments entourés des siens, chez lui.

Dans le récit d'Abla Farhoud, l'accent est mis sur la sphère domestique, à laquelle Dounia, qui ne parle pas les langues du pays d'accueil, se restreint. Dans le roman de Salim Miguel, l'ancrage dans l'espace est étroitement lié à la construction identitaire de la famille de migrants mais aussi à la construction du récit, comme le prouvent les titres de certains chapitres ; les très nombreux personnages de Biguaçu ; la narration détaillée de la vie de Yussef et Tamina au Liban, de la genèse de leur projet d'immigration et de leur voyage en bateau vers le Brésil.

Références bibliographiques

APPADURAI, Arjun. *Après la colonisation. Les conséquences culturelles de la globalisation*. Paris : Payot, 2005.

BARBANTI, Roberto. « La dimension sonore dans le paysage ». In ANTONIOLI Manola, JACQUES Vincent et MILON, Alain (Org.). *Paysages / Variations*. Autour du paysage comme variation artistique, Nanterre : Editions Loco / L'Université Paris-Ouest-Nanterre-La Défense / L'École Nationale d'Art de Dijon, pp. 153-165, 2014.

FARHOUD, Abba. *Le bonheur a la queue glissante*. Montréal : Éditions TYPO, 2010 (nouvelle édition). [1998].

GODET, Rita. « Errância, migrância, migração ». In BERND Zilá (Org.), *Dicionário das mobilidades culturais: percursos americanos*, Porto Alegre: Litteris editora, pp. 189-210, 2010.

MIGUEL, Salim. *Nur na escuridão*. Rio de Janeiro: Topbooks, 2004, 4. ed. [1999].

MIGUEL, Salim. Entretien avec Pierre Ouellet. Entrevista concedida a Ana Maria Lisboa de Mello, Marie-Hélène Paret Passos, Zilá Bernd. *Letras de Hoje*, Porto Alegre, v. 50, n. 2, pp. 229-240, abr.-jun. 2015.

RASSIER, Luciana Wrege. « Immigration et enjeux identitaires dans *Nur na escuridão* ». In GODET Rita Olivieri (Org.), *Écriture et identités dans la nouvelle fiction romanesque*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, pp. 191-208, 2010.

WESTPHAL, Bertrand. *La géocritique – réel, fiction, espace*. Paris : Les Éditions de Minuit, 2007.

WESTPHAL, Bertrand. « Pour une approche géocritique des textes ». In

WESTPHAL Bertrand (Org.), *La Géocritique mode d'emploi*, Limoges: Presses Universitaires de Limoges, pp. 9-40, 2000.

Note

¹ Programa de Pós-Graduação em Estudos da Tradução, Universidade Federal de Santa Catarina – CAPES, Florianópolis, SC – Brasil. E-mail: luciana.rassier2010@gmail.com.